

CLAUDIEN, *Œuvres*. Tome IV. *Petits poèmes*. Texte établi et traduit par Jean-Louis CHARLET. Paris, Les Belles Lettres, 2018. 1 vol. broché, XCI-249 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 420). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-01481-4.

Ce quatrième tome des poèmes de Claudien clôt le magistral chantier consacré par Jean-Louis Charlet à l'édition complète de l'œuvre du poète alexandrin. Après l'épopée du *Rapt de Proserpine* et les trois volumes des *Poèmes politiques*, ce dernier tome rassemble la série des poèmes traditionnellement connus sous le titre de *Carmina minora*. Outre les rubriques spécifiquement allouées à l'œuvre éditée (description et tradition manuscrite), l'introduction complète le projet global annoncé dans le tome précédent de la collection en présentant l'étude générale sur la réception de l'œuvre de Claudien depuis l'Antiquité jusqu'à notre époque, en passant par les littératures médiévale et néolatines dont l'éditeur est également un spécialiste reconnu. La bibliographie spécifique aux *Carmina minora* est elle-même précédée d'une mise à jour des bibliographies compilées antérieurement : la liste des éditions anciennes donnée au tome I et la bibliographie générale chaque fois mise à jour dans les tomes suivants. Au terme des quatre tomes, le lecteur dispose ainsi sans doute de la meilleure information bibliographique qui soit sur Claudien. Concernant les poèmes rassemblés dans le recueil, on notera que Jean-Louis Charlet complète la liste « canonique » des 53 poèmes retenus depuis l'édition de Theodorus Birt (*MGH*, 1892) par huit autres poèmes qu'une étude attentive de la tradition manuscrite a permis d'authentifier et qu'il faut donc désormais déduire de l'appendice des poèmes inauthentiques ou douteux recensés sous l'abréviation *carm. min. app.* dans le *ThLL* ; l'édition de Charlet compte donc 60 poèmes authentiques (numérotés *carm. min.* 1-60) et un appendice de 18 poèmes (numérotés *carm. min. app.* 1-18, où l'on trouve également deux pièces négligées dans l'édition de John Barrie Hall, Teubner, 1985) ; cet appendice est lui-même suivi d'une *Appendix Perottina* qui réunit une liste de neuf citations non identifiées attribuées à Claudien par l'humaniste Niccolò Perotti. Parmi les nouveaux poèmes authentiques, on en relève trois d'obédience expressément païenne (à Isis, à Vénus et à Flora), qu'il convient de verser au dossier controversé de la religion de Claudien. À cet égard, le commentaire du poème fameux *De Salvatore* (*carm.* 32) confirme à la fois l'authenticité de son auteur et sa qualité d'œuvre de commande qui « n'engage pas les croyances de Claudien ». Comme dans les volumes précédents, la traduction, rythmée et ajustée au plus près de la cadence du vers latin, n'efface jamais les subtilités ni le maniérisme d'une poésie toute empreinte de raffinement et de délicatesse : « Cet autre a plus de voies, lui, il a plus de vie », à propos du vieillard de Vérone qui a passé son existence (*plus uitae*) loin des routes hasardeuses de l'aventurier (*plus uiae*) ; de belles trouvailles aussi pour traduire les *adynata* de l'oiseau phénix « qui renouvelle ses membres et épuise le temps » ou la fluide poésie de ce fameux cristal qui « enlôt un ruisseau libre sous son enveloppe convexe ». L'annotation, enfin, reste une pièce maîtresse de la collection : toujours rigoureuse et généreuse, elle démêle toutes les sinuosités, les prouesses formelles, les héritages et même les survivances de cette poésie savante, où le commentaire érudit et la philologie la plus pointue, loin d'en affadir le sens, en décryptent les énigmes et la virtuosité pour le plus grand plaisir du lecteur. C'est bien ici le bouquet final d'un projet qui fut, tout du long, au service d'un poète dont un

traducteur du XVII<sup>e</sup> siècle a dit que « toute la dernière Antiquité, et les Modernes, sont d'accord de son élégance », un feu d'artifice éditorial. Paul-Augustin DEPROOST

PÉLAGONIUS SALONINUS, *Recueil de médecine vétérinaire*. Texte établi, traduit et commenté par Valérie GITTON-RIPOLL. Paris, Les Belles Lettres, 2019. 1 vol. broché, 12,6 x 19,2 cm, CXLIV + 624 p., 3 pl. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE, SÉRIE LATINE, 424). Prix : 75 €. ISBN 978-2-251-01484-5.

Malgré le nom d'auteur, Pelagonius Saloninus, qui le détermine, ce texte ne constitue pas une œuvre en forme mais une compilation d'exposés adoptant la forme épistolaire, d'où l'appellation *commenta*, traduite ici par « recueil ». Les dédicataires sont multiples ainsi que les auteurs. L'éditrice parle d'une « mosaïque », désignation métaphorique qui traduit bien l'impression que donne la lecture de cet ensemble dont la cohérence tient au sujet traité. K.-D. Fischer, spécialiste reconnu de la littérature médicale de langue latine, avait donné une édition en 1980 (Teubner), sur la base des deux manuscrits connus, dont il juxtaposait les textes. La première édition scientifique est celle de Max Ihm, donnée en 1892 chez l'éditeur Teubner également. La présente édition, dont l'auteure est aussi une spécialiste reconnue dans le champ plus précis de la médecine hippiatrice, est la première édition proposant un texte unique tiré d'une collation exhaustive. Quatre manuscrits sont désormais connus, auxquels il faut joindre la tradition indirecte, la *Mulomedicina* de Végèce, qui puise dans cette source, et les *Hippiatrica Graeca*. Il faut noter en effet que cet ensemble fut repris en traduction grecque dans une collection assemblée dans le courant du IX<sup>e</sup> siècle (*Corpus Hippiatricorum Graecorum*). Ce passage du latin au grec est un fait suffisamment rare qui retient l'attention. Il se comprend par l'importance des considérations relatives au cheval, tant sur le plan pratique que sur le plan culturel, et la grande expertise que les auteurs de langue latine avaient su développer à ce sujet. L'existence de cette traduction explique que Pelagonius soit cité comme auteur de langue grecque dans les histoires de la médecine vétérinaire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'éditrice rappelle que des rédactions multiples étaient en circulation dès l'Antiquité. Contrairement à l'hypothèse de Fischer, elle repousse la fiction d'un manuscrit original qui aurait été perdu. Le choix des leçons s'avère par conséquent très délicat et « l'on doit se résigner à éditer seulement l'un des états du texte » (p. CX). Cet état de la tradition invite à une observation dont nous pensons qu'elle pourrait s'appliquer à nombre des documents sur lesquels les études de philologie classique portent : « Nous n'expliquons donc pas les variantes significatives comme des choix opérés lors de la transmission médiévale, mais comme des variantes déjà présentes dans les diverses éditions antiques ; et nous levons l'accusation de falsification longtemps portée à l'encontre des scribes médiévaux, qui auraient, dans un but pratique, réaménagé les textes techniques. Il n'y a pas eu, dans l'Antiquité, une seule édition de Pelagonius, mais plusieurs, opérées sans doute à plusieurs époques différentes. Ces éditions se confondent plus ou moins avec les rédactions successives du traité, que sa forme de compilation autorisait en théorie à s'accroître indéfiniment » (p. CX). Il n'est pas aisé non plus d'identifier chaque source ; certains exposés (chacun formant un chapitre du traité) sont introduits par un simple *ait*, d'autres par une formule épistolaire plus explicite quant au scripteur comme à son destinataire. Ainsi pour ce qui